

Edoardo Zuccato

Edoardo Zuccato par Edoardo Zuccato

Edoardo Zuccato est né en 1963 à Cassano Magnano, un village de la zone industrielle au nord ouest de Milan, non loin du lac Majeur. Il a publié en dialecte haut-milanais (une variante du milanais citadin) les recueils suivants : *Tropicu da Vissévar* (*Tropico di Castelesprio*, Crocetti, Milano, 1996) et *La vita in tram* (Marcos y Marcos, Milano, 2001).

Il est directeur de rédaction de la revue de poésie et de traduction *Testo a fronte* et il a publié les éditions bilingues de poètes anglais romantiques et contemporains. Il enseigne la littérature anglaise à l'université IULM de Milan.

Apostille de la rédaction

Ancrage désancré, racines dans le ciel, paysage emporté – jamais la poésie dialectale n'aura été aussi peu régionaliste qu'avec Edoardo Zuccato. Edoardo Zuccato est angliciste. Il écrit en dialecte haut milanais¹. Il vit entre les langues. Voici ce qu'il dit du rapport de l'italien et du dialecte : « pour moi, l'un et l'autre sont liés de manière intrinsèque, et c'est pourquoi je ne pourrais pas décider d'être un poète qui écrit seulement en italien ou seulement en dialecte. La différence entre ces deux langues est thématique, tonale et éthique. Il existe des thèmes que je ne peux traiter qu'en dialecte, tandis que d'autres sont profondément liés à l'italien. Ce sont les états d'âme (le ton) qui accompagnent la gestation d'un poème qui me dictent si le texte sera en dialecte ou en italien. Quant à l'éthique, à la vision du monde contemporain que l'italien contemporain et le milanais enveloppent, elles sont différentes quand bien même elles communiquent »². On parlerait volontiers de *dialectique* pour décrire ce rapport d'échanges constructifs entre une langue et l'autre.

Cette dialectique est nécessaire pour affronter la Babel moderne – « une tour de Babel où nul ne peut vaincre et à laquelle nul ne peut s'habituer. Le dialecte devient alors l'instrument éthique le plus adapté pour passer en revue les parasites de cette tour de Babel, ses interstices, ses décharges à ordure aussi »³. Il y faut beaucoup d'énergie, une attention constante et une grande énergie descriptive. Le poète plonge ses deux mains dans la modernité et ramasse ce qu'il peut, sans ordre ni privilège.

Commentant le *Schibboleth* de Paul Celan, Jacques Derrida écrivait : « multiplicité et migration des langues, certes, et dans la langue même, Babel dans *une seule langue*. Schibboleth marque la multiplicité dans la langue, la différence insignifiante comme condition du sens. Mais du même coup, l'insignifiance de la langue, du corps proprement linguistique : il ne peut prendre sens que depuis *le lieu*. Par lieu, j'entends aussi bien le rapport à une frontière, le pays, la maison, le seuil, que tout site, toute *situation* en général depuis laquelle, pratiquement, pragmatiquement, les alliances se nouent, les contrats, les codes et les conventions s'établissent qui donnent sens à l'insignifiant, instituent des mots de passe, plient la langue à ce qui l'excède, en font un moment du geste et du pas, la secondarisent ou la « rejettent » pour la retrouver⁴ ». Multiplicité dans la langue, hétérogénéité plutôt ». C'est dans cette hétérogénéité que s'écrit la poésie d'E. Zuccato. C'est sa richesse. Et sa force aussi.

1. Dans *La vita in tram*, l'italien et le dialecte se font face d'une page à l'autre. Il s'agit donc d'une traduction, et, non, comme dans d'autres cas, d'une simple adaptation. G. Manacorda insiste sur ce point – cf. *La poesia italiana oggi*, pp. 519-521. Cf. aussi M. Marchesini, *Poesia 2002-2003*, p. 105.

2. Ces propos sont rapportés par G. Manacorda, *op. cit.*, p. 520. E. Zuccato donne sa vision des dialectaux dans *Poesia 2002-2003*, *op. cit.*, pp. 64-77.

3. M. Marchesini, *Poesia 2002-2003*, p. 107.

4. J. Derrida, *Schibboleth, Pour Paul Celan*, Paris, Galilée, 1986, p. 54. Jacques Derrida est revenu sur ces questions dans *Le Monolinguisme de l'autre, ou la prothèse d'origine*, Paris, Galilée, 1996.

Avant Babel

tout le monde parlait milanais
polonais croate ou portugais, choisis.

Il y avait dans l'air, dans le cerveau, dans les talons, un traducteur
qu'si tu rotais à la face de quelqu'un, ça les lui brisait et pire
encore si tu dragouillais sa femme...
mais ça changeait tout d'être gentil.

On s'comprendait parfaitement
même en parlant avec les ânes, avec les butors
et avec toutes les bêtes qu'il y a sur la terre ;

et j'te dis pas les conversations avec le persil,
les plantes et les cailloux n'avaient même pas besoin d'ouvrir la bouche –
on s'expliquait en un clin d'œil.
Et l'eau et l'air, oh bon dieu, quelle logorrhée !

Y avait qu'les maçons qui blasphémaient tout le temps
entre eux mais avec les briques aussi.

Avant Babel,
il y avait le Parti Unique de la Vérité
après quoi, celui du Fric et des voix d'air,
et ces imposteurs qui continuent à tout comprendre
ce rien au monde qu'y a à comprendre.

Prima da Babel

parlavan tücc in milanes
o in pulacch in cruatt in purtughes, fà ti.

Gh'ea in du' aria, in dul cervell, in di carcàgn un tradütür
che se ti te ghe feat un rügiu in facia a 'n quaighidön
ui, chel li la ga füméa ! E pegg ammó
se ti te frunfrunéat cun la sò dóna...
epür cambiea tüsscóss cun bela cera.

Ma sa capia ben cumè
anca parlà cuj asnitt, cuj tarabüs
e tütt i besti ca gh'é 'l mond ;

e 'l ciciarà ca feum cun l'erburén,
e i piant, i sass gh'ean no nanca büsògn da verd ul becch –
sa spieghem cut un'ugiada.
E l'acqua e l'aria, madona, che lapa quadra !

Dumâ i magütt sütéan a bastamà
in tra da lur e adrè ai quadrej.

Prima da Babel
gh'era 'l Partid Ünich daa Verità
e dopu, di Palanch e di vus d'aria
e i facc da tòla che vann innanz a capì tütt
ul nient che al mond gh'é da capi.

*

Après Pentecôte

« Avec une crête de feu sur la tête
on chantait comme des coqs dans le poulailler ;
on parlait et tous nos mots étaient l'ombre
d'un soleil caché derrière nous.

Ils sont pompette, disaient les gens, ils ont bu :
ils parlent comme quand le vent passe et qu'on comprend
tout ce qu'il dit ; puis ils se taisent
et ils chantent la tête en flamme.

Chaque langue est un fourreau de feu
pour l'âme qui la couvre et la touche ;
et blasphèmes ou prières, telle est la lumière
sur le palais, le ciel de la bouche ».

Dopu Pentecost

« Cut una cresta da fōgh in sül có
cantéum cumé di gall in dul pulé ;
parléum e ogni parola l'ea l'umbria
d'un su scundüü dadré.

Hinn ciucch, disean i gent, hinn in gaina :
parlan 'me 'l vent, ca 'l passa e sa capiss
in da par tütt 'sa l'é dré di; pö i tasan
e i cantan cul có pizz.

Ogni lengua l'é 'na fōdra da fōgh
pa' anima, ca la quèta e la tōca ;
e bastémm o preghier, l'é qué a lüs
in dul ciel daa bóca. »

*

On entend la voix des morts dans les mots
que nous avons trouvés sur nos lèvres
comme des coquillages sur la plage.

Les morts étaient déjà arrivés
avant de mettre les mains sur la table et d'éteindre la lumière ;
ouvre la bouche, la fenêtre
et dehors le monde semble une table
où l'air toujours pose ses mains
et nous, nous rôdons comme ses fantômes.

Quel bel héritage,
deux boutons de manchette et une montre en or
les heures avec les vêtements de la fête
ou sinon, une maison faite de pierres et une maison faite d'air

parce que nous habitons les mots
qui sont venus se loger en nous.

Et nous ne saurons jamais
combien de temps il sera resté dans la cave
ce vin que,
pour vivre, nous continuons à transvaser
de bouche en bouche.

Sa sent la vus di mort in di paroll
che nön emm truâ chi in sùj labar
'me cunchigli in sù 'na spiagia.

I mort iann già rivâ
prima da mett i man sül taul e smurzà 'l ciar ;
ti verd la bucca, la finestra
e da föra ul mond al pâr un taul
che l'aria la ga pogia sen' sù i man
e nön girum in gir 'me i sò fantasma.

Hinn 'na bèla eredità
dü mansción e 'na scigula dora,
i ur cun sù 'l vistî daa festa,
opür 'na cà da sass e vüna d'aria
parché nön a stemm da cà in di paroll
c'hinn vignüü chî a stà dentar da nön.

E 'l savaremm mai
quanti ann l'hann lassâ li in cantina
chel ven chî
che nön par viv vemm drê travasâ
da 'na bucca a 'n'altra.

Traduit et présenté par Martin Rueff

Réponses au questionnaire

1. Je suis frappé, positivement, par le retour de la dimension narrative, par cette exigence de raconter son expérience personnelle du monde sans toutes ces inhibitions qui ont trop souvent envahi le vingtième siècle italien. Naturellement, un tel retour ne suffit pas pour faire de la bonne poésie, mais il y a là au moins un effort pour dire quelque chose d'intéressant.

2. Il est fondamental, au sens où un poète, pour avoir une prise suffisamment ample sur la réalité, doit savoir accueillir dans son écriture une quantité adéquate de « prose » – toujours dans la mesure où il réussit à la transformer en poésie. C'est un pari ouvert que tout poète impliqué résoudra à sa manière, selon ses aptitudes personnelles. Et c'est un pari risqué, car la langue poétique italienne récente a été forgée essentiellement pour expulser radicalement de soi la prose (que l'on pense seulement à l'hermétisme et aux avant-gardes). La tradition dialectale offre en revanche bien plus, et je crois qu'elle peut fournir aussi de multiples suggestions aux auteurs qui écrivent l'italien. La poésie apparue en Italie dans le second après-guerre qui présente l'éventail d'expériences humaines le plus large est celle de Franco Loi et Raffaello Baldini, deux poètes dialectaux. Un tel fait mérite réflexion. Je crois, cependant, que poésie et prose ne sont pas proches

parentes : l'esprit d'un poète est d'après moi semblable à celui d'un musicien ; celui d'un romancier à celui d'un historien. Ce sont là deux modalités différentes de fonctionnement de la *psychè*, que tel écrivain peut d'ailleurs posséder à un degré égal.

3. Le langage poétique est le langage commun, exploré cependant dans toutes les potentialités expressives dont il est capable. L'usage expressif efficace dérive d'une intime nécessité morale, d'une vision qui nous meut, et non d'une volonté programmatique d'expérimentations sur les langues que l'on connaît, juste pour voir ce qui se passe. J'entends que le poète, pour être un véritable poète, doit entretenir avec la langue un rapport émotif et musical : la langue doit chanter en lui, et il doit parfois s'arrêter devant les mots comme devant une belle femme. Sans ce rapport passionnel et musical avec les sons, qui n'épuise pas la poésie mais en est l'indispensable présupposé, il n'est pas de poètes. Il y a des essayistes, des romanciers, des intellectuels, des linguistes, des philosophes, ce que l'on veut, mais pas de poètes.

4. La poésie, si elle est vraiment poésie, est toujours *civile*, car elle meut les lecteurs au plus profond d'eux-mêmes, elle les contraint à penser à se mettre en question. En ce sens la distinction entre poètes « engagés » politiquement et poètes repliés sur la sphère privée est totalement fallacieuse. Une bonne part de la poésie « engagée » n'est qu'ordure idéologique, c'est-à-dire négation de tout ce qui est authentiquement humain et *civile*.

5. J'ai avec la culture française une étrange rapport, discontinu mais très intense en ses points de contact. La langue française m'est toujours apparue comme un dialecte de mon dialecte, le haut milanais, une variété du milanais ; à l'université je n'ai pas étudié le français parce qu'il ne me paraissait pas assez étranger. Ainsi quand je me retrouve en France il m'arrive, dans un contexte culturel qui m'est étranger, de ressentir dans bien des détails de la vie commune un étrange sentiment de familiarité que je n'éprouve absolument jamais en Angleterre, un pays que je fréquente bien plus.

J'ai lu la littérature française, de manière désordonnée, mais assez amplement. Deux auteurs ont été fondamentaux pour ma formation : Montaigne et Proust. Pour ce qui regarde la poésie, j'ai en général plus d'affection pour l'ancienne que pour la moderne. Mes préférences vont en particulier aux trouvères et à certains pétrarquaisants comme Maurice Scève. Parmi les auteurs récents j'aime surtout Philippe Jaccottet. Une place particulière doit être enfin ménagée pour Villon, dont j'ai traduit en milanais une vingtaine de ballades, avec Claudio Recalcati. La langue et l'esprit de Villon sont ceux d'un poète dialectal, tant il est vrai que le transposer en milanais s'est fait de manière naturelle et divertissante. Ce fut sans nul doute la traduction la plus stimulante et la plus créative de toutes celles que j'ai faites.

Traduction Renaud Pasquier